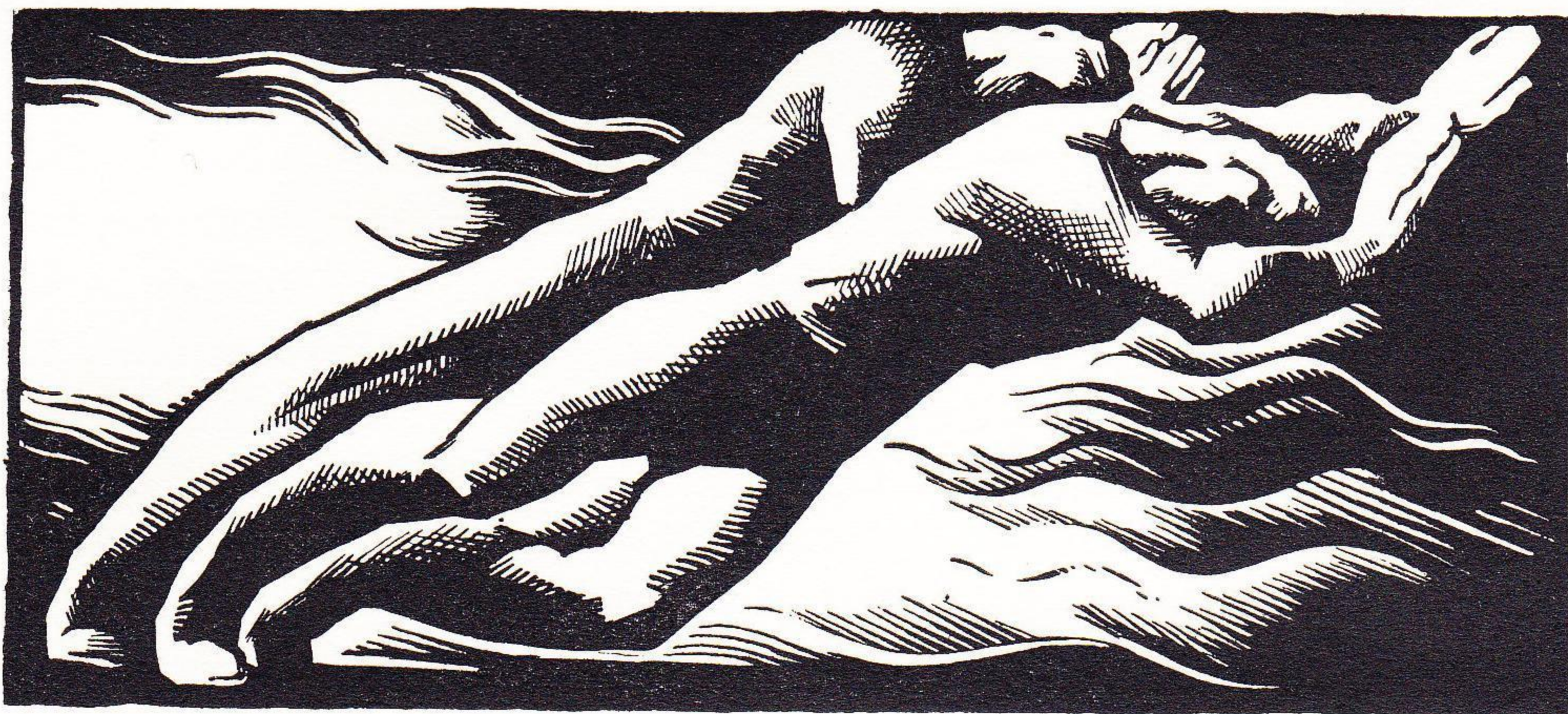


# COURAGE, MES FRÈRES

11 FÉVRIER 1917



MES BIEN CHERS FRÈRES,

## I. — GRANDEUR MORALE DE LA NATION.



EST-IL bien nécessaire de vous prêcher le courage?

Et quand je dis « vous », je pense, certes, immédiatement aux compagnons assidus de notre infortune, mais ma pensée va aussi, au delà de nos provinces occupées, à nos réfugiés, à nos prisonniers, à nos déportés, à nos soldats.

Frères de notre armée de Liège, de Haelen, d'Anvers, de l'Yser et d'Ypres, du Cameroun et de l'Afrique orientale, c'est vous qui êtes nos premiers pourvoyeurs d'énergie. Le 2 août 1914, du sein de toutes les familles de notre aristocratie nationale, avec un élan magnifique, vous avez surgi, attestant, devant le monde, que la noblesse a gardé, en Belgique, sa signification traditionnelle;



les classes bourgeoises, assises solides de la nation, se sont levées à vos côtés; — un modeste employé de notre cité malinoise a ses six fils au front; — le peuple, aussi, a fourni son contingent d'engagés volontaires, d'autant plus méritants, que leur départ creusait au foyer un vide douloureux; aumôniers militaires et brancardiers ont, à l'envi, offert et prodigué leur dévouement; le Gouvernement, depuis deux ans et six mois, est à la tâche, avec une vaillance que rien n'entame; nos vœux font cortège à ces braves; tous forment une garde d'honneur, fidèle et fière, au Souverain magnanime, qui, du banc de sable auquel est réduit son royaume, donne à la Belgique et au monde l'exemple accompli de l'endurance et de la foi dans l'avenir.

Ceux qui se battent pour la liberté du drapeau belge sont des braves. Les internés de Hollande et d'Allemagne, qui lèvent vers Dieu, pour la patrie, leurs bras chargés de chaînes, sont des braves. Nos compatriotes exilés, qui portent, en silence, le poids de leur isolement, servent, eux aussi, du mieux qu'ils peuvent, la patrie belge, comme la servent toutes ces âmes qui, soit derrière les murs des cloîtres, soit dans le recueillement des foyers domestiques, prient, pleurent, peinent, dans l'attente du retour des absents et de notre commune délivrance.

Nous avons écouté la voix puissante des épouses et des mères: à travers leurs sanglots, elles suppliaient Dieu de soutenir le courage et la fidélité à l'honneur de leurs maris et de leurs fils, emmenés de force dans les usines de l'ennemi. On les a entendus, ces vaillants, ramasser, à l'heure du départ, leur énergie, pour donner du cœur à leurs camarades, ou pour entonner, dans un effort suprême, le chant national; nous les avons vus, à leur retour, pâles, décharnés, ruines humaines: tandis que nos yeux mouillés de larmes cherchaient leurs regards éteints, nous nous inclinions profondément devant eux, car ils nous révélaient, sans s'en douter, un aspect nouveau, inattendu de l'héroïsme national.



Est-il, après cela, nécessaire, de vous prêcher la vaillance?

Certes, au tableau que je viens d'esquisser, il y a des ombres : il s'est produit, çà et là, parmi les nôtres, des faiblesses dont nous avons à rougir; je ne vise pas, en ce moment, — que l'on m'entende bien, — la poignée d'ouvriers épuisés par les privations, raidis par le froid, ou broyés de coups, qui ont finalement laissé échapper de leurs lèvres une parole de soumission : il y a des limites à l'énergie humaine; je vise, à regret, ces quelques félons qui se prêtent au rôle lucratif de délateurs, de courtisans, d'espions, ou ces quelques égarés qui n'ont pas honte de spéculer sur la misère de leurs compatriotes. Heureusement, dans le recul de l'histoire, ces taches s'estomperont, et il ne restera, pour l'éducation des générations futures, que le spectacle grandiose d'un peuple de sept millions d'hommes qui, non seulement, dans un élan unanime, au soir du 2 août, n'a pas voulu qu'on discutât, un instant, son honneur, mais, durant plus de trente mois de souffrances morales et physiques, toujours grandissantes, sur les champs de bataille, dans les prisons militaires et civiles, en exil, sous une domination de fer, demeure imperturbablement maître de soi, et ne s'est pas encore une seule fois laissé aller à dire : C'en est trop! C'en est assez!

Dans nos jeunes années, nos professeurs d'histoire nous faisaient admirer, et c'était justice, Léonidas et les trois cents Spartiates, qui, plutôt que de chercher leur salut dans une fuite aisée, se firent écraser par l'armée des Perses, au défilé des Thermopyles. Ils nous enthousiasmaient pour les six cents braves du pays de Franchimont qui, après avoir, la nuit, en y engageant leur liberté et leur vie, traversé les camps des armées de Louis XI et de Charles le Téméraire, succombèrent tous dans un assaut d'une audace presque folle et d'une résistance désespérée. Les maîtres de la génération belge de demain auront à citer des traits autrement évocateurs de l'héroïsme militaire et du patriotisme.



Et ne pouvons-nous pas espérer que notre génération, aussi, gardera le souvenir de l'union dont elle est aujourd'hui l'artisan, et qu'il y aura, demain, chez tous, un désir plus profond d'union nationale, moins d'âpreté personnelle dans les luttes d'idées, un respect moins marchandé de l'autorité civile et religieuse, en un mot, une fidélité plus générale, devant l'opinion publique aussi bien que dans l'intimité de l'âme, à notre devise : « L'union fait la force », écho de la parole du Christ : *Ut omnes unum sint* (Joan., XVII, 21), « Puissent-ils ne faire qu'un! »

## II. — GRANDEUR CHRÉTIENNE.



EPENDANT, mes Frères, il nous faut nous élever plus haut. Certes les vertus morales naturelles sont dignes d'estime, et bien fat serait celui qui refuserait de les admirer. A diverses époques agitées, il s'est rencontré des esprits outranciers dédaigneux de la nature humaine, de ses ressources, de ses œuvres. Mais le Christ et l'Eglise la traitent avec honneur. Notre Seigneur Jésus-Christ n'est point venu détruire la nature, mais redresser ses écarts accidentels, la surélever.

La Grèce n'a-t-elle pas donné au monde des penseurs de génie; la sagesse de la Rome antique n'est-elle pas proverbiale; l'art païen n'a-t-il pas enfanté des chefs-d'œuvre, que les générations chrétiennes ne se lassent pas d'admirer et de copier? Les grands Papes Léon XIII et Pie X ont protégé les lettres classiques contre ceux qui voulaient en fruster l'enseignement chrétien; et, dans une de ses magistrales encycliques, Léon XIII a expressément recommandé aux philosophes catholiques de faire leur profit de la science et de la pensée d'autrui n'importe où ils les trouvent.



L'intelligence n'est pas chrétienne, par définition, pas plus que ne le sont la santé physique, la capacité de travail, l'initiative, l'énergie, la richesse. Ces dons de la nature ne sont même pas liés à la vertu. Dieu se plaît, dit l'Évangile, à répandre la lumière et la chaleur de son soleil et sa pluie bienfaisante sur les bons et sur ceux qui ne le sont pas. (Matth., V, 45.)

Quant à la vertu morale, — la bravoure, par exemple, la constance, la philanthropie, le patriotisme sous ses multiples formes, — il faut la saluer avec gratitude et respect, partout où vous la rencontrez. Le christianisme n'en a pas le monopole. La nature n'en est pas incapable, et, au surplus, les grâces surnaturelles ne sont pas exclusivement réservées aux membres de l'Église catholique. Soyez fiers de votre foi, sans doute, mais ne copiez pas le pharisien qui se targuait de ne pas ressembler au reste de l'humanité, toisait de haut ce pauvre publicain que le Dieu des miséricordes regardait avec compatissance. « Sachez apprécier, partout et chez tout le monde, dit saint Paul, ce qui est vrai, honnête, juste, irréprochable, sympathique, digne d'éloge; appréciez la vertu. » (Philipp., IV, 8.) « Aimez et honorez vos frères, dit-il ailleurs, témoignez-vous de mutuelles prévenances, *diligentes, honore invicem praevenientes* (Rom., XII, 10); mieux encore, ayez l'humilité de penser que le prochain vous est supérieur; vous arriverez à vous en convaincre si, au lieu de prendre plaisir à ce qu'il y a de bon en vous, vous vous appliquez à regarder ce qu'il y a de bon chez les autres : *in humilitate superiores sibi invicem arbitantes, non quae sua sunt singuli considerantes, sed ea quae aliorum.* (Philipp., II, 3-4.)

Néanmoins, mes Frères, il manque à la vertu, lorsqu'elle ne s'inspire pas de la charité chrétienne, son principal élément. Il ne suffit pas, en effet, de faire le bien, il faut le bien faire; or, on ne le fait bien que lorsqu'on l'élève à une perfection qui le rende méritoire de la vie éternelle. Saint Augustin a consacré la majeure



partie de ses travaux dogmatiques et polémiques à établir, à l'encontre des rationalistes de son temps, pélagiens ou semi-pélagiens, cette vérité fondamentale, que seules les œuvres inspirées par la charité, c'est-à-dire par l'amour de Dieu et par l'amour du prochain en vue de Dieu, ont la puissance de nous ouvrir les portes du paradis. Le saint docteur ne veut pas que l'on dénomme « vertueux », sans réserve, un acte qui n'est que naturellement bon. Somme toute, écrit-il, « la vertu est identique à la charité, et consiste à aimer ce qu'il faut aimer. » *Virtus est charitas, qua id quod diligendum est, diligitur.* (Epist. ad S. Hieron. 167a, ed. Vivès.) De fait, Notre Seigneur ne s'est-il pas attaché à nous dire et à nous répéter, que les commandements de Dieu se résument dans la loi de l'amour? Et saint Paul ne dit-il pas, que « aimer », c'est accomplir toute la loi, *plenitudo ergo legis est dilectio?* (Rom., XIII, 10.)

Le christianisme n'a pas touché à la grandeur morale, mais l'a améliorée, complétée et l'a fait monter jusqu'à la cime suprême où elle est en contact immédiat avec Dieu. L'âme, en possession de la charité, vit de la vie divine. Dieu vit en elle, elle vit en Dieu. Le Christ Jésus est le lien vivant entre elle et la Très Sainte Trinité. Désormais, le culte naturel de la moralité, de la religion, ne suffit donc plus; Dieu ne l'agrée plus. C'est par le Christ, qui nous verse surnaturellement dans l'âme les effusions de sa vie; c'est avec le Christ, dans le Christ — *Per ipsum et cum Ipso, et in Ipso* — que doivent s'élever vers Dieu le Père tout-puissant, en l'unité du Saint-Esprit, à jamais, dans le temps et dans l'éternité, tout honneur et toute gloire : *Per Ipsum et cum Ipso et in Ipso, est tibi Deo Patri Omnipotenti, in unitate Spiritus Sancti, omnis honor et gloria, per omnia saecula saeculorum.* (Fin du Canon de la Messe.)

Combien il serait douloureux de penser, mes Frères, que tant de souffrances, subies depuis bientôt trois ans, par tant de millions d'âmes immortelles, fussent chez un nombre, peut-être considérable, d'entre elles, perdues pour l'éternité! La gloire des succès



militaires est enviable, sans doute; l'héroïsme dans la patience, dans les privations, dans la perte de la liberté et jusqu'en face de la mort, est admirable, assurément; mais les artisans de cette gloire, ceux qui ont enfanté cet héroïsme ne seraient-ils pas à plaindre, si, au tournant de l'éternité, placés tout à coup en face de réalités souveraines auxquelles ils auraient refusé de croire, ils devaient confesser, désespérés : « Insensés que nous fûmes! Cette vie effacée des chrétiens qui nous entouraient, nous la traitions de folie; nous trouvions que leur destinée manquait d'éclat, et voici qu'aujourd'hui c'est eux qui sont rangés parmi les enfants de Dieu et dans l'assemblée triomphante des saints. Nous nous sommes donc trompés! Nous n'avons pas suivi la voie de la vérité, nos yeux n'ont pas reconnu la lumière de la justice, le soleil de l'intelligence n'a pas lui sur nous. » *Nos insensati, vitam illorum aestimabamus insaniam et finem illorum sine honore. Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est. Ergo erravimus a via veritatis, et justitiae lumen non luxit nobis, et sol intelligentiae non est ortus nobis.* (Sap. V, 4-6.)

Ceux qui sont de l'autre côté de la barrière du temps, nos morts d'hier, d'avant-hier, des siècles passés, nous députerai-ent volontiers un messager, avec la mission de nous dire ce que demandait pour les siens le mauvais riche : Vous disposez encore d'un espace de vie; vous avez à votre portée le confessionnal où le divin Sauveur du monde remet les péchés par le ministère de ses prêtres; le temple de votre paroisse, où il vous est si aisé d'aller prier et demander à Notre Seigneur dans son tabernacle, à sa Mère, refuge des pécheurs, Mère de la divine grâce, Médiatrice toute-puissante de l'humanité, la grâce de votre conversion ou celle de votre persévérance : je vous en supplie, au nom de vos plus chers intérêts, au nom de l'affection que vous me portez, au nom des larmes que vous versez sur mon sort, au nom de la joie ardente que nous aurons à nous revoir, pour ne plus nous séparer, encore une fois,



je vous en supplie, convertissez-vous, sanctifiez-vous, vivez chrétiennement, vivez saintement.

Mes Frères, si notre épreuve se prolonge, c'est que le dessein du divin Amour n'est pas accompli.

Le dessein de la Providence est un dessein d'amour, n'en doutez pas. Il réalise, en même temps, pour les uns une œuvre de justice, pour les autres une œuvre de miséricorde; mais, pour tous, il est, d'abord, dans l'intention divine, un dessein d'amour.

En Dieu, tous les attributs sont substantiellement identifiés. Dieu est la toute-puissance, mais sa puissance ne va pas sans la sagesse, et la sagesse du Tout-Puissant n'est pas séparable de son amour. Il peut tout, Il sait tout, mais ne veut que par amour. La théologie attribue la Toute-Puissance au Père, la toute-sagesse au Fils, Verbe du Père; la toute-direction à l'Esprit-Saint, qui procède du Père et du Verbe; mais les œuvres de la création et de la Providence ont pour Auteur la nature unique de Dieu, en laquelle subsistent indissolublement les trois Personnes de la Trinité Sainte.

N'oubliez pas la foi de votre baptême. Croyez à Dieu. Croyez à l'amour qui, substantiellement, est Dieu. *Deus charitas est.* (I Joan., IV, 8.) Croyez à la parole du Verbe : Il est venu révéler au monde l'amour de Dieu, et, afin de nous convaincre et de nous entraîner, Il a voulu pousser, devant nos yeux et en face de nos cœurs, les témoignages de son amour, bien au delà de ce que pouvait réclamer, pour la rédemption du genre humain, la justice divine la plus rigoureuse. Tandis qu'une prière, un soupir, une larme suffisait au salut de l'humanité, notre Christ Jésus s'est appliqué à faire la conquête de nos âmes par tous les moyens capables de nous attendrir, de nous émouvoir, de nous décider à l'aimer et à aller, par Lui, à l'amour de son Père.



Faut-il vous rappeler, mes Frères, le petit Enfant de Bethléem, pour qui ses parents ne réclament même pas la dernière des places dans les hôtelleries; la fuite, à travers le désert, vers l'Égypte, sous la menace de la persécution sanglante; une jeunesse, une adolescence qui se passent sous un toit ignoré, dans l'effacement d'un atelier; les fatigues d'un ministère, en butte à la contradiction des pharisiens et des scribes, à l'ingratitude des foules, à des préventions tenaces des disciples et des apôtres; la dernière semaine, enfin, dans laquelle se succèdent, avec la précipitation des flots d'un torrent, la sueur d'agonie au jardin des oliviers, la trahison de Judas, au soir même de l'institution de ce sacrement que nous appelons à si juste titre le sacrement d'amour, et de l'institution du sacerdoce; la mise en présence de Jésus et de Barabbas; l'égarment des masses qui blasphèment aujourd'hui Celui devant lequel elles entonnaient hier l'Hosannah du triomphe; les scènes du prétoire de Pilate et de la cour d'Hérode : notre doux Jésus, le dos et les épaules labourés de verges, la tête meurtrie par un bourrelet d'épines, la face salie par des crachats, tuméfiée par les soufflets; toute la personne adorable de l'Homme-Dieu outragée, raillée, devenue ce que le psaume prophétique appelle le « méprisé de la populace », *abjectio plebis* (Ps. XXI, 7), « celui qui ne compte plus », *nullificamen plebis*, selon le mot de Tertullien; puis, la montée du Calvaire, les affaissements de la victime sous le poids de sa croix; la désertion des apôtres, saint Jean excepté; le crucifiement; le Messie exposé à la dérision publique entre deux malfaiteurs, sous le regard de sa Mère, martyre avec Lui; toutes les douleurs physiques et morales accumulées sur une seule tête, jusques et y compris le sentiment de l'abandonnement total qui arrache au mourant ce soupir de détresse suprême : « Mon Dieu, mon Dieu, tu m'as donc abandonné. » *Deus meus, Deus meus ut quid dereliquisti me!* (Marc, XV, 34.)

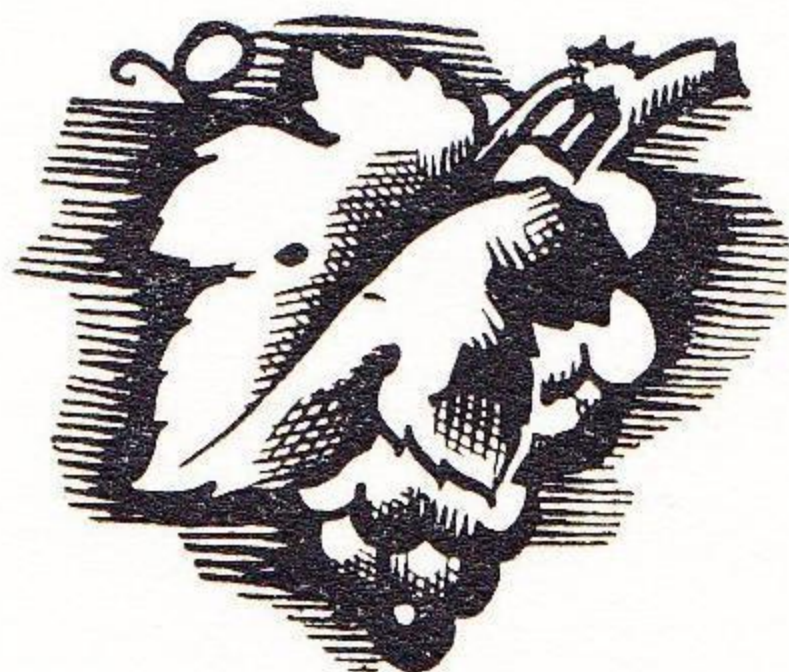
Mes Frères, « vous qui passez si souvent devant le crucifix,



arrêtez-vous, un instant, et voyez donc s'il y eut jamais une douleur pareille à cette douleur ». *Vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.* (Jerem., Lament. I, 12.)

« C'est jusque-là que Dieu a aimé le monde, jusqu'à nous donner, dans ces conditions, son Fils unique, afin que tous ceux qui voudront Lui accorder leur foi ne périssent point, mais vivent de la vie éternelle. » *Sic enim Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret, ut omnis, qui credit in eum, non pereat, sed habeat vitam aeternam.* (Joan., III, 16.)

Chrétiens, n'entendez-vous pas retentir en vos âmes le défi de Jéhovah à son peuple élu, du vigneron à sa vigne : « Habitants de Jérusalem et de la Judée, dit-Il par la bouche du Prophète Isaïe, je vous prends pour juges entre moi et ma vigne : qu'y avait-il possibilité de faire pour ma vigne, que je n'aie point fait pour elle? » *Quid est quod debui ultra facere vineae meae et non feci?* (Isaiae, V. 3.) Et ne s'explique-t-on pas que l'apôtre saint Paul, qui se mourait d'amour pour son Sauveur Jésus, ait osé s'écrier : « S'il reste quelqu'un qui n'aime pas Notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit maudit. » *Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema.* (I Cor. XVI, 22.)





### III. — CONCLUSIONS.

#### PREMIÈRE CONCLUSION :

*Croyez au divin amour.*



**ES** Frères, vous ne pouvez douter de l'amour de Dieu pour vous; vous ne pouvez douter que tout ce qu'Il fait est bien fait : c'est l'œuvre à la fois de sa Puissance, de sa Sagesse, de son Amour, l'œuvre du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Vous ne comprenez pas, sur l'heure, le pourquoi et le comment de tous les événements que sa Providence ordonne ou permet : vous n'avez pas à les comprendre. Est-il bien étonnant, je vous le demande, que le fini ne comprenne pas l'Infini; que l'enfant, qui balbutie les premières lettres de l'alphabet, ne pénètre pas le sens du grand livre de l'histoire; que le témoin d'un lever et d'un coucher de soleil, n'embrasse pas l'éternité?

Si vous compreniez, d'ailleurs, vous ne croiriez pas; et Dieu veut que vous croyiez, afin que votre foi soit méritoire pour vous, et plus glorieuse pour Lui. Le saint homme Job, que la divine Ecriture propose en modèle aux âmes souffrantes, avait mille fois raison de ne point écouter sa femme et ses amis, qui le poussaient à la révolte, sous le prétexte que les épreuves n'avaient point de sens, qui s'abattaient sur un serviteur fidèle à Dieu : « Nous avons reçu de la main de Dieu ses bienfaits, répliquait le martyr, pourquoi n'en recevrons-nous pas la souffrance? » *Si bona suscepimus de manu Dei mala quare non suscipiamus?* (Job, II, 10.)

En d'autres mots, il ne s'agit pas de juger si une chose est, à notre gré, bonne ou mauvaise; la question capitale n'est pas de savoir si elle nous plaît ou nous déplaît; notre point de vue est trop étroit, notre horizon trop borné, notre faculté de juger trop



incertaine, pour nous mettre en état de nous prononcer avec sagesse sur la portée et sur la valeur des événements providentiels.

Il y a un parti beaucoup plus sûr, le seul réellement sûr, c'est de se tenir à sa place, dans l'humilité de son incompetence et de sa sujétion, et de laisser à Dieu l'autonomie souveraine, la compréhension, l'amour. Le saint roi David, dont la vie fut tant traversée par l'épreuve, se sentait souvent troublé par le spectacle de la prospérité insolente de ses persécuteurs et de ses ennemis; il épanchait, alors, dans ses psaumes, ses doutes, ses angoisses, son chagrin; mais la Foi, chez lui, prenait le dessus et le conduisait finalement à ces élans d'amour : « O mon Dieu, que désirerai-je dans la création entière, sinon le bonheur d'être avec Toi? Ma chair se consume, mon cœur défaille; l'asile de mon cœur, mon partage, c'est Dieu à jamais! En s'éloignant de Toi, Seigneur, les impies s'éloignent du bonheur et de la vie. Pour moi, mon bonheur est de m'attacher à Dieu, de reposer en Lui mes espérances. » *Quid enim mihi est in caelo? Et a te quid volui super terram? Defecit caro mea et cor meum : Deus cordis mei, et pars mea Deus in aeternum. Quia ecce qui elongant se a te, peribunt... Mihi autem adhaerere Deo bonum est : ponere in Domino Deo spem meam.* (Ps. 73, V, V, 25-28.)

S'il vous arrive d'être tentés de scepticisme, mes Frères, prenez votre psautier; lisez, méditez quelques psaumes; votre foi se réveillera et, sans que vous vous en aperceviez, vous vous mettez à prier.

L'homme qui prie, revit. Priez; dites, surtout, la prière par excellence, celle que nous avons apprise à l'école du divin Maître : le Pater.



## DEUXIÈME CONCLUSION :

### *Acte d'adoration, de soumission, d'amour.*

*Pater noster, Notre Père* : Mon Dieu, la première pensée que je veux contempler lorsque mon âme, dans la détresse comme dans la joie, s'élève vers vous, c'est que vous êtes mon Père, que je suis votre enfant, qu'entre vous et moi, grâce à une ineffable condescendance de votre part, il y a des relations de famille. C'est sur le pied des relations familiales que j'entends vivre avec vous. Je ne doute pas plus de vous que de mon père ou de ma mère; j'ai moins de confiance, en mon père, en ma propre mère, qu'en vous, parce que mon père et ma mère, souvent, sont impuissants à me procurer le bien qu'ils me veulent, tandis que, pour vous, ô mon Père du ciel, rien ne peut résister à votre volonté souveraine.

*Notre Père qui êtes aux cieux* : Ce n'est pas sur terre, dans l'espace restreint d'un abri fait de main d'homme, que s'épanouit la vie familiale des enfants de Dieu. Le ciel, c'est la région supérieure à la matière, supérieure à la raison de la chétive créature humaine; c'est l'esprit, dont la grâce du baptême a fait un temple, c'est le sein de la Trinité divine où l'âme chrétienne, transformée par la Foi, l'Espérance, la Charité et par les dons de l'Esprit-Saint, respire en Dieu, croît en Dieu, se dilate en Dieu, jusqu'à ce qu'elle ait acquis la taille que lui mesure le dessein de l'éternelle prédestination.

*Que votre Nom soit sanctifié.* Mon Dieu, Vous êtes la sainteté essentielle et, à ce titre, inaccessible à une créature misérable et pécheresse. Vous nous dépassez infiniment. Votre Majesté, du temple saint de sa gloire, domine nos vains efforts pour la louer, pour la glorifier. *Benedictus est in templo sancto gloriae tuae, et superlaudabilis et supergloriosus in saecula.* (Dan., III, 5.) Mais,



ô abîme insondable du divin Amour, Mystère qui résume pour nous tous les Mystères, Vous Vous êtes plu à nous faire jaillir du néant, à Vous incliner vers nous, à nous envelopper de votre amour, et à nous offrir le partage de votre vie et de votre félicité. Cependant, il y a, à cette déification de nos âmes, une condition : il faut croire que Vous nous aimez, il faut avoir foi au Christ, révélation suprême du divin Amour; croire à votre amour, ô mon Jésus, comme l'ami croit à son ami, l'enfant à sa mère, l'épouse à son époux. Cette foi est la glorification la plus haute du saint Nom de Dieu : *Sanctificetur nomen tuum. Que votre Nom soit sanctifié.*

*Que votre règne arrive* : Mon âme Vous est un temple, Seigneur, qu'elle Vous soit aussi un royaume! Je suis et veux être votre sujet. Régnez souverainement sur moi. Si je me suis parfois détourné de vous; s'il m'est arrivé, même, de me révolter contre vous, c'est que je ne vous connaissais pas. Heureusement, mon Dieu, Vous ne Vous effarouchez ni de la pusillanimité, ni des révoltes de ma nature. Vous ne me demandez que ma Foi et une volonté fidèle, sous la direction de la Foi et sous le souffle de votre amour. Je crois, Seigneur, je veux croire, guérissez-moi de mon incrédulité. (Marc, IX, 23.) Triomphez de mes résistances. Vous ne me subjuguez, je le sais, que pour m'aimer. M'assujettir à vous, c'est me laisser aimer par Vous : c'est Vous donner la liberté de réaliser en moi, fût-ce malgré moi, mon bonheur. Disposez de moi, Seigneur, brisez en moi, de gré ou de force, les obstacles à l'envahissement et au triomphe de votre Amour.

*Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.* Ma volonté est à Vous, je Vous l'immole. Ce que Vous voulez est bon, toujours bon : ce que je voudrais peut ne l'être pas. Ma volonté doit fléchir devant la vôtre. Maîtrisez-la, purifiez-la, transformez-la. Les anges et les saints du ciel voient et acclament votre infinie sagesse. Je ne la vois pas, mais j'y crois. Je bénis vos volontés passées et présentes; j'attends, avec une confiance pleine d'amour,



vos volontés à venir. Il n'y a pas d'événement qui ne nous apporte, de votre part, un message d'amitié, une offre d'union, un gage de béatitude. « Tous les desseins de la Providence sont miséricordieux et fidèles, nous dit le Psalmiste, mais pour en faire l'expérience, il faut aller au devant de l'alliance divine et en désirer recueillir les témoignages. » *Universae viae Domini misericordia et veritas requirentibus testamentum ejus et testimonia ejus. (Ps. 24, V, 10.)*

Que le Nom du Seigneur soit béni, dès ce moment et toujours!  
*Sit Nomen Domini benedictum, ex hoc nunc et usque in saeculum.*

† D. J. Card. MERCIER,  
Archevêque de Malines.

